

Louise Vandelac

Du travail et de l'amour (Les dessous de la production domestique), sous la direction de Louise Vandelac en collaboration avec Diane Bélisle, Anne Gauthier et Yolande Pinard, Éditions Saint-Martin, 1985

Andrée Fortin

Number 18, April–May 1985

Cinq écrivaines : Francine Noël, Julia Kristeva, Louise Vandelac, Marguerite Duras et Anne Delbée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

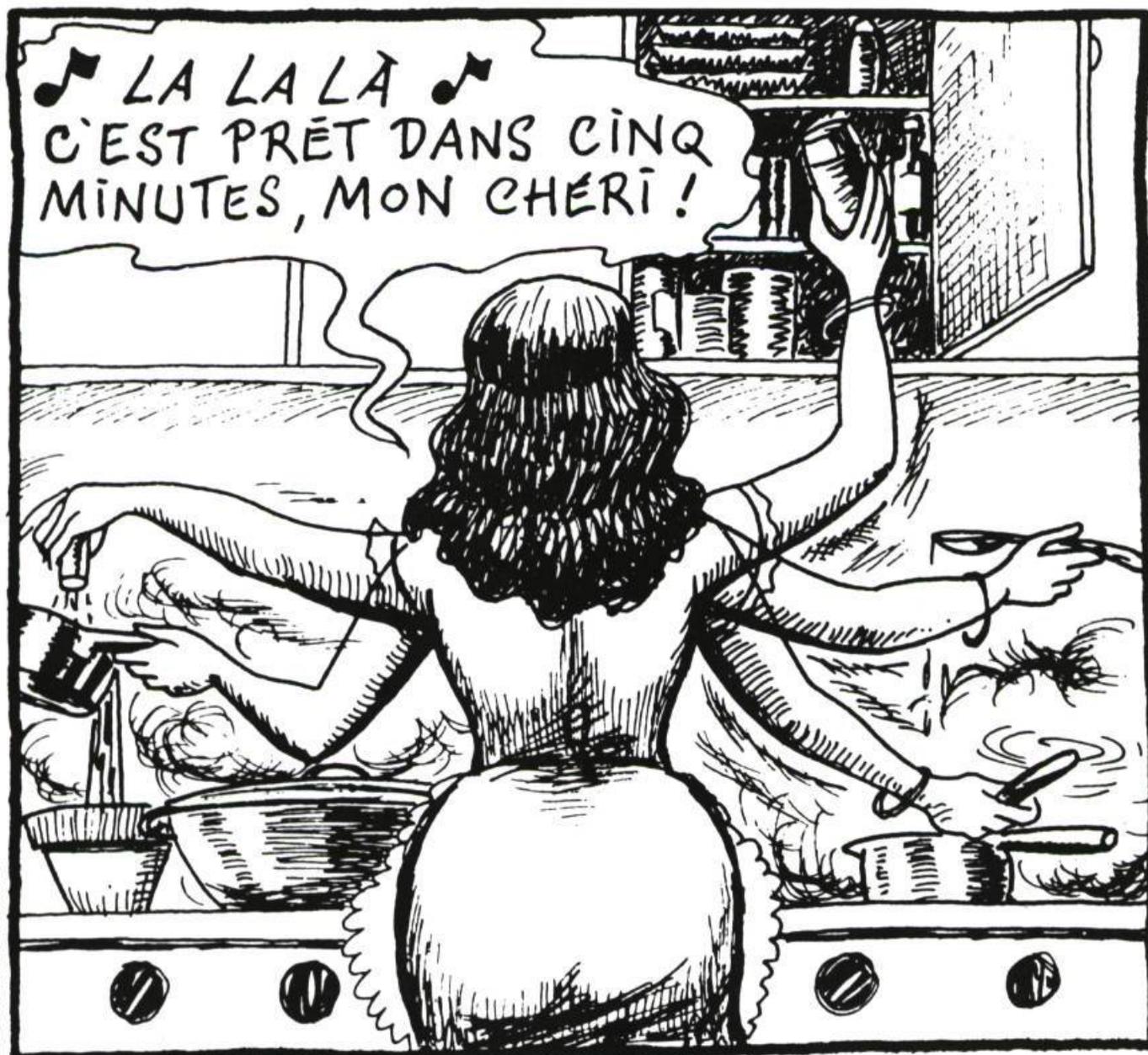
Cite this document

Fortin, A. (1985). Louise Vandelac / *Du travail et de l'amour (Les dessous de la production domestique)*, sous la direction de Louise Vandelac en collaboration avec Diane Bélisle, Anne Gauthier et Yolande Pinard, Éditions Saint-Martin, 1985. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (18), 53–55.

LOUISE VANDELAC

À l'occasion de la parution de *Du travail et de l'amour*, *Nuit Blanche* a rencontré Louise Vandelac, qui a coordonné la réalisation de cet ouvrage. Elle nous a parlé un peu d'elle, mais surtout du travail domestique, de la façon dont les auteures du bouquin ont voulu relancer, ou plutôt décentrer le débat.

Double travail pour un demi-salaire



Très active dans le mouvement étudiant en 1968, Louise Vandelac se retrouve en 1970 à l'équipe du *Quartier latin*, puis travaille deux ans à l'Agence de presse libre du Québec. On la trouve au Centre des femmes de Montréal la toute dernière année de l'existence de ce centre, puis au Conseil de développement social du Montréal métropolitain, à la coordination des groupes féministes; elle collabore à la mise sur pied du premier centre de santé des femmes dans un quartier montréalais. En 1976, un voyage de deux mois en Europe s'étire cinq ans. C'est de Paris qu'elle commence à collaborer au *Temps fou*. En 1978, elle publie un livre, *L'Italie au féminisme*. De retour au Québec, elle passe un an au Conseil du statut de la femme, à faire des recherches sur le travail domestique. Elle enseigne actuellement à l'UQAM, en sociologie.

Nuit Blanche — Voilà toute une démarche militante...

Louise Vandelac — Militante, oui, mais ce qui me semble essentiel pour qu'un groupe soit vivant, pour qu'une pensée soit vivante, c'est la possibilité de poser toutes les questions. Et quand je sentais que dans un groupe ça n'était pas possible, qu'il y avait des questions interdites, je me tirais rapidement. J'ai été parmi celles qui ont eu le plus tôt des démarches individualistes à l'intérieur du mouvement féministe. Non pas parce que je ne crois pas à la force du mouvement, au contraire. Mais c'est très compliqué d'être à l'intérieur quand on vient de la nouvelle gauche et qu'on a un rapport à la parole plus accentué que d'autres. Il se crée vite des déséquilibres. Je ne rejette pas la démarche collective, mais il me semble important de faire un travail de réflexion critique... et c'est très déroutant pour un groupe de faire une démarche critique. Ça reste indispensable à moyen et à long terme de voir tous les effets paradoxaux des luttes qu'on mène et d'être suffisamment rapide pour pouvoir réagir.

N.B. — Ce livre s'inscrit donc dans cette mise en évidence des effets pervers de luttes qui, parfois, se retournent contre celles qui les ont initiées?

L.V. — Ce livre, c'est d'abord une commande du Conseil du statut de la femme. Pour nous, c'était un extrême défi de voir comment ces questions avaient été posées et comment le fait de les poser dans les termes où on les pose habituellement contribuait largement à évacuer la question elle-même. Comment, par exemple, en parlant de l'activité domestique strictement en termes de budget-temps, de temps de travail, de valeur monétaire — en ces termes déjà tout à fait balisés — on évacuait complètement l'essentiel des rapports qui se nouent dans le monde domestique — la reproduction, l'hétérosexualité. Ou comment on peut parler de la valeur monétaire du travail domestique sans repenser tout le rapport des femmes à l'argent et toute l'économie. C'est tout le discours économique qui s'est établi sur la négation du travail domestique.

Pour nous, c'était un défi aussi parce que nous faisons partie d'une génération qui a renié l'activité de nos mères; ça a servi de repoussoir épouvantable. Finalement, on en est venues à se faire des illusions sur la libération par le travail salarié. Des illusions non pas parce que c'est pas important d'avoir de l'argent dans ses poches, de pouvoir sortir d'un monde clos, mais parce que la société n'est pas organisée pour permettre à tout le monde d'avoir de l'emploi.

Le travail salarié: une libération?

N.B. — D'autant plus que si le travail aliène les hommes, comme le proclame le mouvement ouvrier depuis belle lurette, pourquoi n'aliénerait-il pas aussi les femmes?

L.V. — Il faut surtout voir comment les femmes s'inscrivent dans le secteur de l'emploi, quelles sont leurs conditions de travail, pourquoi, en période de crise — contrairement à ce qu'on dit — il y a plus de femmes en emploi. Les femmes ont des emplois très mal payés, avec des horaires très réduits; ça permet de restructurer la main-d'oeuvre. On aboutit à une situation paradoxale: on parle d'une libération qui, en termes économiques, est loin d'être évidente. Il y a bien libération d'un type de dépendance économique; les femmes ont considéré que c'était vital pour elles en termes de respect, d'autonomie. Mais si on regarde le nombre d'heures de travail par rapport au salaire, la libération n'est pas évidente, si on tient compte du travail domestique. C'est un double travail pour un quart de salaire. Si on veut aller plus loin, il faut remettre en question toute la répartition sociale du travail.

N.B. — Comment?

L.V. — On n'a pas voulu faire un ouvrage utopique, mais poser les questions de fond. Ceci dit, on est loin d'être contre la logique syndicale ou contre la logique réformiste. Il y a plein de possibilités de luttes, de réformes qui feraient que, très concrètement, les femmes regagneraient un peu de temps, un peu d'espace.

Parmi les idées clés du bouquin, il y a la remise en question du salariat et aussi ce que représente réellement le travail domestique. On montre qu'il n'y a pas moins de travail domestique: il n'y a pas moins de femmes qui y sont engagées, au contraire, il y en a maintenant davantage, il est simplement plus invisible. Le travail domestique est complètement articulé au travail salarié, on ne peut pas l'analyser de façon indépendante et autonome. On démontre aussi que la question du partage des tâches est très mythifiée; on va *à contrario* de ce que les femmes racontent.

Il y a une idée force à l'intérieur du mouvement des femmes, une idée liée à la tendance émancipatrice du mouvement, qui est de dire:



«Toutes les femmes doivent entrer en emploi un jour ou l'autre.» C'est une espèce d'*a priori* pour les femmes. C'est ça qu'on remet en question. Il va falloir arriver à poser les questions autrement. Le marché du travail ne rend pas nécessairement possible l'autonomie économique. Il y a un tiers des travailleuses canadiennes qui gagnent moins que le seuil de la pauvreté fixé pour une personne. Il faut tenir compte également des charges familiales qu'elles assument de plus en plus parce que 40 p. cent des mariages se terminent par des divorces — sans parler des unions libres qui se terminent aussi par des séparations. Si on tient compte de tout ça, le travail salarié n'apparaît plus tant comme une libération. Ça, ce ne sont pas des choses qui se disent à l'intérieur du mouvement des femmes.

Un livre accessible et rigoureux

N.B. — Qui comptez-vous rejoindre par ce livre? Les femmes en général, le mouvement des femmes?

L.V. — Ça s'adresse à un public relativement large. Toutes les parties du livre sont accessibles; on peut aussi le lire en saute-mouton si on est moins intéressé par certains aspects techniques, comme la valeur monétaire. On a tenté de le rendre accessible et coloré pour qu'il puisse rejoindre un maximum de gens. Ceci dit, on a joué sur deux tableaux: on voulait un ouvrage accessible et qui s'adresse en tout premier lieu aux femmes et, en même temps, un ouvrage qui ait la rigueur scientifique d'une démarche universitaire, qui montre que c'est important d'approfondir ces questions pour qu'on ait enfin les budgets pour faire vraiment de la recherche. On voulait que ça soit une première pierre solide qui permette de faire débloquer le secteur. C'est pourquoi on y aborde l'aspect historique, anthropologique, sociologique et économique de la question.

Il y a tellement de matériel différent dans ce livre-là... Il pourrait servir d'ouvrage de référence à des groupes de femmes et à des étudiantes parce qu'actuellement, il n'y a aucun livre qui permette de faire le tour de tout le matériel dont on dispose sur le travail domestique. Tout est en pièces détachées, les documents sont extrêmement difficiles à obtenir. En passant, il faut souligner que l'essentiel de cette documentation — peut-être pas 100 p. cent, mais 80 ou 90 p. cent — est disponible au Centre de documentation du Conseil du statut de la femme.

La reproduction: une situation ahurissante

N.B. — Sur quoi cette analyse débouche-t-elle? Comment aller plus loin?

L.V. — Ce qui sert de trame de fond et qui n'était pas véritablement dicible dans le cadre de cet

ouvrage-là — parce que c'est déjà énorme comme ouvrage — c'est l'analyse même des rapports de sexe. C'est ça qui est encore plus profond et que je vais être tentée de poursuivre via l'analyse de l'hétérosexualité et des sciences de la reproduction.

Quand je vois qu'au Québec, le tiers des femmes en âge de procréer sont stérilisées — et même une sur deux passé 40 ans — je pense qu'on assiste à un phénomène d'automutilation de la fertilité massif et sans précédent. Il n'y a aucun endroit dans le monde où c'est aussi fort qu'ici. Il faut se poser des questions là-dessus. Une hypothèse à retenir, c'est que c'est vraiment la suite de la logique contraceptive. Ce qu'il faut interroger, et très rapidement, c'est la centralité de la pénétration-éjaculation dans la sexualité occidentale. Il ne s'agit pas de remettre en question la sexualité, ni l'hétérosexualité, mais la façon dont s'est construit, s'est imposé un type de sexualité bien particulier qui résume supposément toutes les autres sexualités et nous entraîne dans des dédales incroyables.

Je travaille actuellement sur la transformation de la maternité en procès de travail, sur la salarisation de la maternité avec les mères porteuses. «La sexualité est au féminisme ce que le travail est au marxisme», dit Catherine MacKinnon. Il est urgent de repenser l'ensemble des rapports sociaux à la lumière du champ de la reproduction humaine et des rapports de sexe qui sont, à l'échelle du monde, aussi importants que les rapports de classe, sinon peut-être beaucoup plus importants, en termes d'enjeux et de répartition du travail, parce qu'ils concernent à la fois la reproduction de l'espèce et la production des biens, des richesses.

C'est ahurissant ce qui se passe dans le domaine de la reproduction actuellement. Entre la réalité et les fantasmes, il n'y a plus, ou presque, de distance; seulement trois mois de la grossesse humaine sont hors du contrôle médical. On va vers la programmation de la maternité, de l'espèce humaine. Dans la mesure où on est complètement pénétrés par la logique des rapports marchands à tous les niveaux de nos vies quotidiennes, et en particulier dans nos rapports amoureux, je ne vois pas comment on y échapperait. C'est ça qui est problématique; quelles sont nos capacités de penser les choses autrement? On est 30 ans en retard dans la réflexion. Il faut changer radicalement les perspectives. ■

Entrevue réalisée par Andrée Fortin

Bibliographie

Du travail et de l'amour (Les dessous de la production domestique), ouvrage réalisé sous la direction de Louise Vandelac en collaboration avec Diane Bélisle, Anne Gauthier et Yolande Pinard, Éditions Saint-Martin, 1985.



Louise Vandelac